la réunion de sa présence ; il est accompagné de M. Ferrand, secrétaire général de la préfecture.

Après avoir invité M. le Préfet à prendre place au bureau, M. le Président prononce le discours suivant :

DISCOURS DE **M. MENIÈRE**.

Messieurs,

La Société botanique de France, poursuivant le cours de ses travaux, vient inaugurer aujourd'hui sa cinquième session extraordinaire au sein d'une ville où tout lui promet un bon accueil. Dans cette antique et noble cité, où le culte des lettres, des sciences et des arts fut toujours en honneur, nous sommes assurés de trouver des hôtes bienveillants. Vos portes s'ouvriront volontiers devant nous, pèlerins de la science, venant de si loin pour fraterniser avec ceux qui, comme nous, lui donnent chaque jour des preuves de leur dévouement.

Poussés par un ardent désir de voir et de connaître, les membres de la Société botanique demandent à leurs confrères des départements une part de la gloire qu'ils recueillent dans des localités où la nature n'a pas de secrets pour eux. Avant même que nous eussions sollicité un asile, vous nous avez offert vos demeures hospitalières. Nous trouvons, au bord de votre fleuve harmonieux, des hommes chez qui les plus nobles instincts sont au service des plus belles intelligences, et qui cultivent, avec un zèle et des succès égaux, toutes les branches des connaissances humaines.

Bordeaux est la digne capitale d'une terre privilégiée, que le soleil caresse de ses rayons les plus propices, où naît, sur un sol fécond, un arbuste dont les fruits excellents sont à la fois la richesse et l'honneur de la Gironde, et qui répandent dans le monde entier son nom et sa renommée. Quelle table peut se passer de votre vin sans rival? Quel hôte, respectant ses convives et jaloux de leur bonheur, oublierait vos flacons élégants, dont la liqueur attiédie s'adresse à tous les sens, réjouit l'œil par sa teinte pourprée, chatouille l'odorat par son bouquet si fin, si pur, si délicat, et produit enfin sur les papilles d'une langue exercée la plus délicieuse stimulation que l'on puisse éprouver dans un festin élégant et poli?

Bordeaux possède un trésor incomparable, et c'est un trésor botanique; c'est une plante qui lui rend en flots d'or les soins intelligents qu'on lui prodigue; c'est un humble végétal qui couvre ses campagnes florissantes, qui occupe des milliers de bras, qui fournit des produits capables de charger des flottes nombreuses, et qui donne la vie à ce fleuve aux eaux profondes, magnifique grande route qui s'embranche avec l'Océan, et touche, grâce à lui, à tous les rivages des deux mondes !

Bordeaux doit peut-être une partie de sa renommée scientifique et littéraire aux conditions matérielles qui la distinguent si heureusement. La merveilleuse

sagacité de ses habitants, la vivacité de leurs impressions, la chaleur de leur débit, ce don de bien dire qui semble inné dans la race gasconne, comme le parfum dans le vin de vos cépages, tout cela tient (qui pourrait en douter?) au climat si doux de ses coteaux, au soleil qui échauffe et les têtes et le sol, à des influences méridionales qui exaltent la vie et donnent de la puissance à la pensée. Comment rester froid au milieu de cette nature ardente qui vous entoure? Comment ne pas ressentir un certain enthousiasme à l'aspect d'une terre qui s'entr'ouvre chaque année pour vous prodiguer ses faveurs les plus précieuses? L'homme qui vit au sein de ces merveilles sans cesse renaissantes, s'exalte et les célèbre avec une vivacité passionnée ; l'idée rayonne, l'expression se colore ; on se sent poëte... il me semble que je vais céder à ces instincts généreux, et que, votre hôte d'un moment, je suis presque devenu l'un de vos compatriotes.

Mais chantons un peu moins haut, et n'oublions pas que la science et la muse n'ont qu'une parenté lointaine. Et cependant, ceux qui, dans un ordre d'idées plus restreint, se consacrent à l'étude de la nature, ne perdent pas le sentiment enthousiaste que fait naître l'aspect de tant de merveilles. Les naturalistes, qui voient se dérouler devant eux la chaîne immense des corps organisés, consacrent des efforts inouïs à l'étude, non pas assurément de l'ensemble (qui pourrait se flatter aujourd'hui de l'embrasser tout entier?), mais de chacune des parties qui le constituent, et les plus heureux sont ceux qui savent choisir certains sujets plus isolés, mieux circonscrits. Parmi les botanistes, il en est dont l'ambition s'étend jusqu'à la flore complète d'un vaste pays, comme la France, mais le plus grand nombre se bornent à bien connaître toutes les plantes d'un département, et ceux-là trouvent qu'il n'est pas déjà si facile d'atteindre le but, et qu'il serait à désirer que les collecteurs fussent plus nombreux, plus persévérants.

Le département de Maine-et-Loire, dans lequel je suis né, compte déjà quatre Flores. Des hommes comme Merlet de la Boulaye, Bastard, Desvaux, Guépin, le professeur Boreau et M. Aimé de Soland l'ont exploré depuis plus d'un demi-siècle et l'explorent encore tous les jours avec un soin extrême; on croyait qu'il ne restait plus rien à découvrir, et il ne se passe pas d'années que la Société Linnéenne d'Angers n'enregistre quelque nouvelle conquête. C'est que le goût de la botanique s'est heureusement répandu, non-seulement parmi la jeunesse studieuse et parmi les gens du monde, mais encore parmi les ecclésiastiques de ce département ; c'est que MM. les curés et leurs vicaires parcourent en toute saison des localités peu étendues, suivent le développement des plantes, herborisent toujours et ne laissent rien échapper. D'autres amateurs, parmi lesquels on compte des dames d'un vrai talent, sont occupés d'entomologie ; d'autres observent les oiseaux, recueillent leurs œufs et leurs nids ; quelques-uns sont à la recherche des productions fossiles : de sorte que toutes les branches de l'histoire naturelle sont cultivées avec un soin égal, et

fournissent d'amples moissons à la flore et à la faune d'un pays où ces richesses sont si bien appréciées.

La Gironde n'est pas moins favorisée, et, sous ce rapport comme sous tant d'autres, elle peut servir de modèle. Des renseignements, que je dois en partie à l'obligeance de M. le docteur Henri Gintrac (un beau nom, et dignement porté), établissent que, dès l'année 1629, Bordeaux eut un jardin botanique, où Maurès et Lopès démontraient la science des végétaux, et que ces premiers maîtres eurent de savants et zélés continuateurs. En 1718, alors que votre grand Montesquieu présidait l'Académie des sciences de Bordeaux, le docteur Cardoze montrait à ses collègues une Fritillaire désignée sous le nom d'*aquitanica*, et recevait les hautes félicitations de l'immortel auteur de l'*Esprit des lois*. Ce fait, dont la date est authentique, prouve, ainsi que l'a remarqué avec raison M. Laterrade, que longtemps avant la publication du *Species plantarum*, qui ne parut qu'en 1753, on désignait déjà certaines plantes par deux noms latins.

Deux médecins, Grégoire et Séris, établirent en 1726 un nouveau jardin botanique, qui fut remplacé en 1730 par celui qu'ouvrit le médecin Pierre Campaigne. Celui-ci mourut en 1743, et ses successeurs dans l'enseignement furent d'autres médecins, Castets et Chardavoine, ainsi que l'abbé de Venutti, qui rédigea le catalogue de l'herbier de Campaigne, lequel se composait de huit volumes in-folio. Les professeurs Betbéder et Caze, en 1750, donnaient des leçons de botanique; le goût de cette science commençait à se répandre, et nous ne devons pas oublier un savant amateur, Aymen, de Castillon près Libourne, qui fut l'ami de Linné, de Jussieu, et qui termina, en 1760, un herbier composé de six mille espèces. Enfin, vers 1780, Latapie fut chargé du cours de botanique et publia le catalogue du jardin situé dans l'ancien enclos de Baratet.

Depuis Latapie jusqu'à M. Laterrade, on compte plusieurs professeurs distingués, Villers, Antoni jeune, Dargelas, le docteur Gachet, qui disposèrent les plantes d'après la méthode naturelle; mais on peut dire avec juste raison qu'il manquait à tous ces travaux un complément indispensable, et il était réservé à M. Laterrade de publier l'inventaire exact des richesses de la flore bordelaise. En 1811 parut son livre, qui a eu les honneurs assez rares de quatre éditions, et qui restera sans nul doute comme le meilleur spécimen de ces sortes d'ouvrages. Mettre aux mains du public une flore méthodique et claire, indiquant tout ce que peuvent désirer les personnes qui font une étude sérieuse de la botanique locale, ainsi que celles qui n'y cherchent qu'une agréable distraction, c'est un but que beaucoup d'auteurs se proposent et que peu savent atteindre. M. Laterrade a montré la route à suivre pour y parvenir, et nous sommes heureux de rendre cet hommage public à la mémoire d'un homme dont la perte récente est digne de tous nos regrets.

Le nom de M. le docteur de Grateloup se présente ici tout naturellement.

Explorateur habile et passionné, il a étendu ses excursions au delà des limites de votre département, et vous lui devez des découvertes précieuses. Enfin M. Ch. Des Moulins, qui a publié tant de travaux éminents sur toutes les parties de l'histoire naturelle, et M. G. Lespinasse, qui connaît si bien les Algues marines et d'eau douce de votre littoral, sont des guides excellents pour quiconqne veut étudier avec soin la végétation de la Gironde.

Ceux qui suivront les traces de ces honorables maîtres reconnaîtront qu'après leurs récoltes abondantes, il reste peu de choses à glaner. Mais cette difficulté même est un stimulant pour le zèle des amateurs, et déjà un nouveau-venu à Bordeaux, M. Durieu de Maisonneuve, a fait voir ce que l'on pouvait attendre de son ardente collaboration.

On semble croire, ou du moins on dit dans le monde, que la botanique pratique, celle qui consiste dans la recherche des plantes, dans leur détermination et dans la composition d'un herbier, demande beaucoup de loisir; on recule devant l'immensité du travail, et peu de personnes se décident à l'entreprendre, tant on craint de n'en pouvoir venir à bout. C'est une erreur fâcheuse que nous devons combattre et que nous serions heureux de détruire. Parmi les botanistes les plus connus, il se rencontre un certain nombre de personnes qui ont dû consacrer la plus grande partie de leur temps à l'accomplissement de devoirs impérieux, qui, dans la direction des affaires publiques, ont noblement payé leur tribut à l'État; et cependant, même au milieu de ces soins, ils ont pu trouver quelques loisirs pour les consacrer à la botanique. Les noms de Delessert, de Jaubert, de Passy, sont placés à la tête de cette noble phalange, et leur exemple prouve jusqu'à l'évidence que le temps ne manque jamais à ceux qui savent l'employer.

Il est des conditions qui paraissent bien plus défavorables, qu'on croirait absolument incompatibles avec l'étude des sciences naturelles. Vous avez tout près de vous, à Saint-Sever, un homme qui, médecin militaire, sous les drapeaux, en pays ennemi, alors que des dangers de tout genre l'entouraient, trouvait moyen d'étudier l'entomologie des contrées que parcourait son régiment, et instituait des recherches d'une telle valeur, que vingt fois l'Académie des Sciences les a couronnées, que vingt fois le nom du docteur Léon Dufour a retenti dans ces séances solennelles où de nobles palmes sont décernées aux vainqueurs. Un autre médecin militaire, M. le docteur Montagne, a commencé, pendant les guerres du premier empire, un immense travail qu'il poursuit encore en ce moment avec une ardeur qui ne s'est jamais démentie, et l'Académie des Sciences de l'Institut a ouvert ses rangs au premier cryptogamiste de notre époque. Si je ne craignais de blesser la modestie d'un de nos plus honorables collègues, je désignerais encore à vos applaudissements un brave militaire qui, associant avec une énergie admirable ses devoirs d'officier et son goût pour l'étude des végétaux, a recueilli dans l'Algérie, non-seulement des lauriers légitimes, mais une ample moisson de plantes précieuses, pacifiques

conquêtes dont le nom figure avec honneur dans la flore de ces régions devenues à jamais françaises.

Vous le voyez, Messieurs, et il importe qu'on le sache bien, l'étude de la botanique (ne la considérât-on que comme une distraction charmante) est compatible avec la plupart des positions sociales; tout le monde peut, dans un cercle étroit, recueillir les plantes qui croissent au milieu des localités les moins riches en apparence; tout le monde peut en dresser la liste exacte, et ce sera un service rendu à la science, car de ces catalogues, si bornés qu'ils soient, peuvent naître des renseignements utiles et dont certains savants tirent un grand parti. MM. Alph. De Candolle, Lecoq et Puel sauront bien achever, grâce à ces flores locales, la géographie botanique de la France, et poursuivre l'accomplissement du magnifique programme que traçait Al. de Humboldt au début de ce siècle. Donc, que chacun, dans sa modeste sphère, récolte les plantes qui s'y développent; que chacun les conserve et indique avec soin le lieu où il les a trouvées, l'époque de leur floraison; et, à l'aide de ces matériaux précieux, la science fera des progrès rapides, car c'est la vraie base sur laquelle s'appuie l'élément dont elle a surtout besoin.

Ne sommes-nous pas suffisamment autorisés à promettre aux personnes qui suivent cette voie, une somme de plaisirs qu'on trouve rarement ailleurs? Demandez à tous ceux qui cherchent et qui trouvent, quand ils ont appris à bien chercher, quelle joie fait naître la découverte d'une espèce rare ou seulement nouvelle pour les lieux que l'on explore? Demandez à M. Durieu de Maisonneuve la confidence de ses émotions quand il a vu pour la première fois, dans l'étang de la Canau, l'*Aldrovanda vesiculosa*, plante que Dunal avait déjà signalée dans le département de la Gironde, mais que l'on n'avait pas revue depuis longtemps. La correspondance échangée entre cet honorable collègue et M. Jacques Gay, peint avec une naïveté charmante le bonheur qu'il a éprouvé, et les lettres de ces deux éminents botanistes sont pleines de renseignements précieux sur les espèces qu'ils découvrent et qu'ils soumettent au contrôle de leur vaste expérience. Ajoutons que ces lettres, où brillent l'esprit et le bon goût, exhalent le doux contentement des vrais amis de la nature.

C'est qu'en effet, Messieurs, il est peu de plaisirs plus vifs que ceux qu'on éprouve en pareille circonstance; aussi les botanistes les recherchent-ils avec un empressement extrême. Sans doute il est utile de poursuivre ardemment l'étude de la structure intime des organes de la végétation; sans doute le microscope ouvre au savant des régions inconnues et lui fait voir les premiers rudiments des tissus qui composent la plante, mais on sait que, là aussi, les erreurs sont faciles, les illusions fréquentes. Un instrument plus puissant, tenu par une main plus habile, détruit les travaux des prédécesseurs. Dans le monde des infiniment petits, on est sujet à s'abuser sur la valeur des objets, et l'explorateur se laisse aller au charme d'un mirage non moins trompeur que celui qui montre aux yeux du voyageur égaré et mourant de soif les riantes

prairies, les eaux abondantes du désert africain. Mais l'homme qui parcourt des pays lointains, qui aborde un rivage inconnu, qui escalade de hautes montagnes, celui-là rencontre sous ses pas des plantes nouvelles qui offrent des caractères spécifiques bien certains, qui ont un droit incontestable à prendre place dans l'immense catalogue de nos richesses ; et celui qui a eu le bonheur de découvrir une espèce vraiment inédite, un genre destiné à rester intact parmi ceux si nombreux que la science condamne et rejette, celui-là se crée une sorte d'immortalité moins caduque que telle autre bien plus retentissante et partant plus enviée.

Un jour, il y a déjà bien longtemps, je visitais Bologne et sa célèbre université ; le professeur Bertoloni m'avait montré toutes les richesses du jardin botanique, et, non moins obligeant, le professeur Ferucchi livrait à ma curiosité les trésors de la bibliothèque dont il est le savant conservateur. La médecine et l'histoire naturelle étaient surtout l'objet de mon examen, et j'éprouvai un certain sentiment de respect et d'admiration en présence de l'immense collection des manuscrits d'Aldrovandi. Deux cents volumes in-folio ! Que d'efforts ! Quelle prodigieuse application ! On se demande quel a été le résultat utile d'un labeur aussi persévérant, quelle découverte on doit à cet homme, quelle idée nouvelle il a introduite dans la science, et quelle reconnaissance lui doivent les siècles futurs pour ce travail herculéen.

Un auteur moderne, un peu trop sévère, ce me semble, a dit, à propos du célèbre naturaliste bolonais : « Telle est l'espèce d'infériorité de la science, que les derniers venus tuent leurs prédécesseurs et rendent leurs ouvrages à peu près inutiles. Buffon, sans le style, ne serait guère un jour moins oublié qu'Aldrovandi. » Cette réflexion, décourageante non moins qu'injuste, n'empêchera pas ceux qui ont le goût des sciences physiques de poursuivre une étude si pleine de charme. Les découvertes de chaque siècle n'ont pas toutes un droit égal à braver les efforts du temps, mais il restera toujours aux hommes laborieux la satisfaction d'avoir contribué à élever le grand édifice de la philosophie naturelle. Et si, dans notre superbe dédain pour les travaux de nos devanciers, nous oublions trop ceux qui ne se sont pas illustrés par quelque œuvre capitale, si Aldrovandi ne peut réclamer une grande place dans le panthéon botanique élevé par la reconnaissance du dix-huitième siècle, personne assurément ne trouvera mauvais que Joseph Monti ait donné le nom du célèbre Bolonais à une petite Droséracée qui se cache au sein des eaux stagnantes et ne s'est rencontrée jusqu'ici que dans un petit nombre de localités. Aldrovandi, qui est né à Bologne en 1522, et qui mourut à l'âge de quatre-vingt-trois ans dans un hôpital, avait perdu la vue, dit-on, et dissipé tout son patrimoine en des travaux incessants. Joseph Monti a payé la dette de la science à l'un de ses martyrs, et, en inscrivant le nom d'Aldrovandi dans la flore européenne, il l'aura transmis à la postérité plus sûrement que n'auraient pu le faire les nombreux in-folio de cet infatigable compilateur.

Travaillons donc à reculer les limites de la science, qui n'est jamais ingrate envers ceux qui s'y consacrent avec zèle. Ajoutons un nom, si cela est possible, à ceux que révèrent les botanistes, et Bordeaux marche en avant dans cette voie glorieuse. Ce sont là des triomphes que la Société botanique de France enregistre avec orgueil et qu'elle vient vous demander à partager avec vous. Les sessions extraordinaires n'ont presque pas d'autre but. Nous trouvons à Bordeaux, comme nous avons rencontré à Clermont, à Montpellier et à Strasbourg, des hommes à qui la science doit des progrès sensibles, des hommes qui poursuivent avec ardeur une tâche infinie et dont les noms sont en honneur parmi les botanistes. Pionniers infatigables d'un champ où les plus brillantes découvertes sont souvent réservées aux plus modestes ambitions, ils explorent sans relâche et la plaine et la montagne, les étangs et les dunes, les relais de mer et les marais salants, les roches que le flot inonde et les écueils que l'Océan laisse à sec, et, dans leurs courses remplies de fatigues, d'émotions et même de dangers, ils signalent avec soin le lieu où la fortune leur a fait rencontrer une plante qui avait échappé à tous leurs prédécesseurs. Dans la vaste superficie de ce département, combien d'aspects divers du sol, quelle variété de terrains et que d'espèces intéressantes transportées par le fleuve qui, descendant des Pyrénées, entraîne avec lui une végétation que l'on croirait devoir vous être étrangère !

Nous allons suivre vos pas, vous, nos guides naturels, dans des régions que vous connaissez si bien, et, marchant sur vos traces, nous serons bientôt initiés aux secrets de la flore bordelaise. Pour la plupart d'entre nous, tout sera nouveau dans ces excursions savantes; mais, permettez-moi de vous le dire, quelques-uns de vos collègues retrouveront dans votre pays des souvenirs qui, pour être déjà lointains, ne manquent ni d'intérêt ni de charme. Pourrions-nous oublier qu'à une époque grave, conduit par les hasards de notre existence médicale, nous avons séjourné pendant près de quatre mois dans un des lieux les plus intéressants de la Gironde? Si nous devions revoir les murs du fort de Blaye, s'il nous était permis de parcourir son enceinte, nous retrouverions la place où nous avons recueilli un grand nombre de belles plantes et composé un herbier, sans doute bien restreint, mais qui a du moins le petit mérite de renfermer toutes les espèces qui croissent spontanément dans ce lieu.

Ainsi nous avons payé notre tribut à la flore de la Gironde, ainsi nous avons contribué à la collection des végétaux de ce pays, et cet herbier, objet de tant de soins, cette *Florula oppidi Blavii*, qui a donné d'heureuses distractions aux ennuis d'une illustre captive, a suivi dans son exil la princesse pour qui nous l'avions formé, et demeure comme un témoignage des services que peut rendre la botanique dans une situation douloureuse et presque désespérée.

On ne refusera pas d'admettre, avec l'auteur de *Picciola*, que la culture d'une petite plante peut faire naître, dans l'âme d'un prisonnier, des impressions heureuses, capables de rendre supportables les ennuis d'une solitude comme

celle du fort de Fénestrelle, Cette fable ingénieuse et délicate, sous la plume d'un écrivain de talent, a montré les ressources que l'esprit et le cœur puisent en cette contemplation passionnée des phénomènes de la végétation. Mais, veuillez m'en croire, la réalité est plus saisissante encore, et je puis attester que la récolte des plantes, le soin de les dessécher, de les placer entre les feuilles d'un papier choisi, de les déterminer, de les étiqueter, constituent une occupation attrayante au plus haut point et font envoler les heures avec une rapidité sans égale. A l'aide de ce moyen puissant, le passé disparaît comme un songe, le présent fuit, l'avenir apparaît léger et souriant, plein de promesses : rêve heureux qui ne se réalise pas toujours, mais dont ceux qui souffrent jouissent avec délices, jusqu'au moment où les illusions s'effacent pour faire place à d'autres illusions, hélas ! non moins mensongères.

Ce qui reste de tout ceci, mes chers collègues, c'est un petit herbier qui, j'aime à le croire, conservera longtemps, dans une contrée lointaine, le parfum et la grâce de la patrie absente.

Vous pardonnerez, Messieurs, ces détails tout personnels à celui que des circonstances singulières ont placé à la tête de la Société botanique de France, et qui peut déclarer, sans la moindre modestie, qu'il n'était pas digne d'un tel honneur. Il a fallu que des empêchements graves se rencontrassent pour que votre Bureau dût être représenté par le plus humble, le moins autorisé de vos vice-présidents. J'avais mille raisons pour décliner cette tâche dangereuse ; mais M. Duchartre, MM. Montagne, Decaisne et Brice en avaient tout autant, et de plus sérieuses encore, pour rester à Paris, et il a paru convenable au Conseil d'administration de la Société que je vinsse inaugurer cette session. Le savant auditoire qui me fait l'honneur de m'écouter avait droit d'attendre autre chose que ce que je pouvais lui donner ; il comptait sur le haut enseignement des maîtres de la science et non sur la parole d'un simple amateur. Mais rassurez-vous, le président que vous avez choisi parmi vous saura bien vous dédommager du temps que vous m'aurez accordé, sans utilité pour vous, mais non sans péril pour moi.

Commencez donc vos travaux, sous le bienveillant patronage de l'autorité administrative de ce beau département, sous la protection éclairée d'un corps municipal qui a donné de si magnifiques preuves de son dévouement à la science, en créant un jardin botanique qui, nous pouvons l'avouer sans peine, sera bientôt sans rival en France. Cette serre monumentale, ces eaux abondantes, tout promet une riche collection d'espèces rares, et, sous la main de son habile directeur, le jardin botanique de Bordeaux ne tardera pas à devenir un établissement modèle. Suivons donc, chers collègues, ces guides excellents, et grâce à des maîtres habiles dont vous connaissez le mérite et le zèle, vous ne pouvez manquer de donner à cette session extraordinaire un éclat et une utilité dont la Société botanique de France ne se montrera pas moins reconnaissante que fière.